L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI MATIN, 22 OCTOBRE.

FEUILLETON.

LES

TRAQUEURS DE DOT

PAR A. DE PONTMARTIN ET F. BÉCHARD.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Il est tout aussi difficile aux jeunes gens qui suivent, de nos jours, les cours de l'École de médecine ou de l'École de droit, de se faire une idée de l'aspect que présentait, en 1848, leur Faculté, quand on serait à un étudiant de cette brillante époque, éloigné de Paris depuis ce temps-là, et revenant aujourd'hui, se promener dans les boulevards populeux de la rive gauche. Une aimable feuillite de ces rues peuplées, qui vous laissent incontestablement en plein au Moyen Age, s'est soudainement revivre et le maître d'hôtel est redevenu valet.

A coup sûr, dans les coquettes hôtelleries et dans les brillants cafés du quartier nouveau, rien n'est dépaysé ni recriminatoire pas davantage les maisons qui portent, sinon, par anti-phrase aux deux, le nom de bistrots, meublées, ne se maintiennent entièrement de leur quartier ancien et vieille cité latine, aux rues noires, aux escaliers délabrés et ténébreux, aux chambres vastes et froides, mais pleines de souvenirs, et de renom, qui malgré tout, en laissent en sa vetusté mêmes son caractère et en possèdent dont chaque carrefour portait en quelque sorte gravé sur ses pierres une page de l'histoire du vieux Paris.

Mais dans ces rues les plus obscures du quartier, derrière la Faculté de médecine, à l'angle de la place Saint-André-des-Arts et de la rue Hautefeuille, aujourd'hui, à l'époque où se passe le récit que nous allons raconter, — les beaux jours n'étaient pas encore revenus! — un de ces nombreux cafés auxquels leur situation interdit de concurrence du quartier, mais qui ont soin à leur clientèle l'avantage d'un bon de réunion à un lieu public et intime, bien plus, parce qu'il est, par destination, ouvert à tout le monde, et moins intime, parce qu'il est, par la nature même de sa composition, assez fertiles aux intrus que pourrait l'éloigner le mieux gardé.

Le *Coq d'Or* — tel est le nom de ces nouvelles dont la enseigne marque la date — se composait d'une pièce assez étroite, assez mal éclairée, dont occupait un bon tableau de bois, deux banquettes en cuir usé, tout un dix vieux tabourets en velours d'Utrecht constituant tout l'ameublement, et d'une arrière salle où brasiait, sur quatre pieds, un bottard vermoulu.

Dans cette espèce de cave, impiegée d'un pâle gaz à lumignon qui se détachait par lambeaux, se réunissait, tous les soirs, autour du poêle de fonte, un groupe de jeunes gens dont la plupart avaient terminé leurs études et dont quelques-uns n'étaient même essayés déjà dans les lettres ou au barreau.

La nature même de l'établissement où ils se rencontraient prouve qu'ils n'étaient pas de ces étudiants laborieux qui remplissaient alors du bruit de leur gaieté les estaminets célèbres du quartier et le Prado à Bivert ou à la Grande-Chaumière, ni de ces étudiants fils de famille, qui peuvent tirer leurs plaisirs.

Leurs ressources au cafe Cluny se prolongeaient tard. Elles n'étaient ni excessives ni compromettantes, en dépense comme politique, et dégénéraient souvent en brouillards.

A coup sûr, dans les coquettes hôtelleries et dans les brillants cafés du quartier nouveau, rien n'est dépaysé ni recriminatoire pas davantage les maisons qui portent, sinon, par anti-phrase aux deux, le nom de bistrots, meublées, ne se maintiennent entièrement de leur quartier ancien et vieille cité latine, aux rues noires, aux escaliers délabrés et ténébreux, aux chambres vastes et froides, mais pleines de souvenirs, et de renom, qui malgré tout, en laissent en sa vetusté mêmes son caractère et en possèdent dont chaque carrefour portait en quelque sorte gravé sur ses pierres une page de l'histoire du vieux Paris.

Mais dans ces rues les plus obscures du quartier derrière la Faculté de médecine, à l'angle de la place Saint-André-des-Arts et de la rue Hautefeuille, aujourd'hui, à l'époque où se passe le récit que nous allons raconter, — les beaux jours n'étaient pas encore revenus! — un de ces nombreux cafés auxquels leur situation interdit de concurrence du quartier, mais qui ont soin à leur clientèle l'avantage d'un bon de réunion à un lieu public et intime, bien plus, parce qu'il est, par destination, ouvert à tout le monde, et moins intime, parce qu'il est, par la nature même de sa composition, assez fertiles aux intrus que pourrait l'éloigner le mieux gardé.

Le *Coq d'Or* — tel est le nom de ces nouvelles dont la enseigne marque la date — se composait d'une pièce assez étroite, assez mal éclairée, dont occupait un bon tableau de bois, deux banquettes en cuir usé, tout un dix vieux tabourets en velours d'Utrecht constituant tout l'ameublement, et d'une arrière salle où brasiait, sur quatre pieds, un bottard vermoulu.

Dans cette espèce de cave, impiegée d'un pâle gaz à lumignon qui se détachait par lambeaux, se réunissait, tous les soirs, autour du poêle de fonte, un groupe de jeunes gens dont la plupart avaient terminé leurs études et dont quelques-uns n'étaient même essayés déjà dans les lettres ou au barreau.

La nature même de l'établissement où ils se rencontraient prouve qu'ils n'étaient pas de ces étudiants laborieux qui remplissaient alors du bruit de leur gaieté les estaminets célèbres du quartier et le Prado à Bivert ou à la Grande-Chaumière, ni de ces étudiants fils de famille, qui peuvent tirer leurs plaisirs.

Leurs ressources au cafe Cluny se prolongeaient tard. Elles n'étaient ni excessives ni compromettantes, en dépense comme politique, et dégénéraient souvent en brouillards.

Il est vrai que, depuis quelques jours, les opinions politiques, pour tous, impatientes, avaient pu avec la vie de gaîté qui les mettait à participer aux jouissances de la vie indépendante.

Malheureusement, la moyen dont ils disposaient ne répondaient pas à leurs espérances. Faites pour le moins autant qu'ils étaient nombreux, ils avaient, avec la conviction de leurs espérances, l'intérêt de leur importance. Ils, en eux, le fait qu'ils avaient seulement noble de l'intérêt, de leurs, qui ne laissait pas de vouloir exister à la vie de leurs ambitions.

Par une soirée sombre de novembre, tout un groupe d'un de ces fréquentés à travers les rues de la place de Cluny, plus immuns à après, plus pour le compte de vagues, mais pas gaîtres, la porte vitrée du Coq, poussée avec une violente fureur, comme brisée, et, de la rue, un jeune homme de quatre-vingt-trois ans, à la physionomie pâlie, au visage amaigri, par sous d'épais sourcils, dont le regard, sous la lueur du gaz, est fatigué, et est même décourant, avec un air extrêmement, malheureusement les jours, assez mal vêtu, mais, en dépit de tout, un certain air de noblesse.

Il traverse d'un pas rapide la première pièce et, sans faire la salle de billard, se met tout droit dans la salle du fond, où, pendant que quatre jeunes gens, assis des sur un plateau chargé de verres de liqueur et de jaunes vides.

Avec vous ici, ce soir, Francis Hubrard! — Et, de l'autre côté, vous avez effectivement, en entrant, à deviner vous.

A ces mots, les étudiants répondit un des jeunes. — Et, frère, vous?

Francis — Je viens de voir une même voix, mais plus intime, de cette, et tendant la main vers vous. — Et bien? — quelles nouvelles?

Il s'est, avec quelque, Hubrard, une voix, — Je suis, avec un imperceptible mouvement d'indignation indigenous, — Il est du ton, — Il est du ton, — Il est du ton